

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothée de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1837-1839 : Vacances gouvernementales](#)[Collection](#)[1839 : De la Chambre à l'Ambassade](#)[Collection](#)[1839 \( 1er juin - 5 octobre \)](#) **Item**[196. Val-Richer, Vendredi 14 juin 1839, François Guizot à Dorothée de Lieven](#)

## 196. Val-Richer, Vendredi 14 juin 1839, François Guizot à Dorothée de Lieven

**Auteurs : Guizot, François (1787-1874)**

### Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

3 Fichier(s)

### Les mots clés

[Autoportrait](#), [Enfants \(Benckendorff\)](#), [Finances \(Dorothée\)](#), [Insurrection](#), [Politique \(France\)](#), [Procès](#), [Santé \(Dorothée\)](#)

### Relations entre les lettres

**Collection 1839 ( 1er juin - 5 octobre )**

*Ce document est une réponse à :*

[194. Baden, Samedi 8 juin 1839, Dorothée de Lieven à François Guizot](#)

[195. Baden, Lundi 10 juin 1839, Dorothée de Lieven à François Guizot](#)

**Collection 1839 ( 1er juin - 5 octobre )**

[199. Baden, Mardi 18 juin 1839, Dorothée de Lieven à François Guizot](#) *est une réponse à ce document*

[Afficher la visualisation des relations de la notice.](#)

### Présentation

Date1839-06-14

GenreCorrespondance

Editeur de la ficheMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN  
(Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

PublicationInédit

# Information générales

LangueFrançais

Cote533, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 3

Nature du documentLettre autographe

Supportcopie numérisée de microfilm

Localisation du documentArchives Nationales (Paris)

Transcription

196 Du Val-Richer. Vendredi 14 juin 1839 3 heures

Je commence par où j'ai fini hier, mon indignation. Elle est inépuisable. Que deviendriez-vous si vous n'aviez rien à vous ? On n'en aurait été que plus pressé de vous traiter de la sorte pour vous dompter, pour se venger que sais-je ? Ceci me fait éprouver un des sentiments les plus pénibles que je connaisse. Je porte un respect général et profond à ces relations naturelles, indestructibles, indépendantes de notre choix, par lesquelles, sans concours, sans mérite de notre part, dieu nous donne des amis, des appuis, du bonheur et de la sécurité ; et pour toute la vie. Même avec des gens que je n'aime pas, que je ne connais pas, il m'est souverainement désagréable de laisser tomber un mot de reproche ou de blâmer sur un fils devant sa mère, sur un frère devant sa sœur. J'en éprouve une sorte d'embarras et de tristesse comme si j'allais contre une intention divine, si je touchais à une œuvre sacrée. Et pourtant ici, il n'y a pas moyen. Je ne puis me taire ; je ne dirai jamais tout ce que je pense. Alexandre ne vous avait donc pas dit un mot de cette mesure. Vous en avez sans doute informé sur le champ votre frère. Je n'ai d'espoir qu'en lui pour pousser un peu vite vos affaires et prendre un peu soin de vos intérêts. Car voilà une raison, une nécessité de plus d'aller vite. On ne peut vous laisser longtemps dans ce dénuement. Qu'on finisse, qu'on finisse, et que vous puissiez ne plus penser qu'au lait d'ânesse et aux bains de son. Votre médecin de Baden est plein de bon sens ; il sait ce qu'il vous faut. Pour dieu, qu'on le laisse faire.

Je trouve votre réponse au Grand Duc excellente. Pour tout dire, je ne lis pas sans quelque mouvement d'impatience ces belles paroles, ces tendres épanchements de votre âme jetés à un pauvre jeune homme qui ne comprend pas, qui n'ose pas, devant qui tout cela passe comme les élans de la piété et de la prière devant une idole. Il y a un Dieu au-dessus de l'idole, dont l'idole n'est que l'image, et qui comprend l'âme qui prie. Mais ici... Décidément, je ne vaud rien pour l'idolâtrie. J'admire, j'aime le respect et le dévouement, deux vertus rares, beaucoup trop rares de mon temps et dans mon pays ; mais j'y porte, je l'avoue, un peu d'exigence superbe. Passé cette explosion de fierté libérale, je ne vois pas le moindre mot à redire dans votre lettre ; elle est triste, pénétrante, et très digne dans sa ferveur impériale. C'était le problème et vous l'avez résolu.

Samedi 9 heures

Mes hôtes viennent de partir, et moi je partirai après demain pour un mois, je présume. Si vous étiez à Paris, ce mois serait charmant. On est assez occupé du procès. Concevez-vous l'audace de ces gens-là qui font fabriquer une pièce de canon & la traînent dans les rues de Paris ? On l'a saisie. C'était une machine pitoyable ; mais enfin, au dire des ingénieurs, elle aurait pu tirer encore 40 ou 50 coups. Les sociétés secrètes viennent de modifier, leur organisation ; elles se sont constituées par armées ; à un homme par jour. Cinq armées sont organisées, formant donc à peu près 2000 hommes. Elles se sont épurées dans ce nouveau

travail, comme tous les partis en déclin, mais très vivaces, qui opposent le redoublement du fanatisme au progrès de l'impuissance. La dernière insurrection n'a pas eu, dans les Provinces, le moindre retentissement. Presque toujours quand un orage éclatait à Paris, il grondait à Lyon à Strasbourg, à Marseille. Rien de semblable cette fois. L'épreuve a même été très complète car il y a eu à Lyon, un peu de tumulte parmi les ouvriers pour une question de salaires, et la politique n'y a paru en rien.

Voilà votre n°195. Merci de vos détails. J'en avais besoin. La lettre de votre frère me rassure un peu. Mais j'aspire à la fin. Du reste, après l'acceptation de vos pouvoirs par le comte de Pahlen et la surveillance déclarée de votre frère, vous pouvez certainement être plus tranquille. Il me faut la permission de l'Empereur. Ce qui vous revient de droit sera trop peu. Votre lettre à votre frère est très convenable. Adieu. Je vous dirai en arrivant à Paris, s'il faut m'écrire rue de l'Université ou rue Ville l'évêque. Adieu. Adieu. Commencez-vous à engraisser ? G.

## Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 196. Val-Richer, Vendredi 14 juin 1839, François Guizot à Dorothee de Lieven, 1839-06-14

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 31/12/2025 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/1709>

## Informations éditoriales

Date précise de la lettreVendredi 14 juin 1839

Heure3 heures

DestinataireBenckendorf, Dorothee de (1785?-1857)

Lieu de destinationBaden

DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédactionVal-Richer (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 24/03/2020 Dernière modification le 18/01/2024

15

Je commence par où j'ai fini hier, mon indignation. Elle est inépuisable. Que deviendriez-vous si vous n'aviez rien à vous? On n'en aurait été que plus pressé de vous traiter de la sorte pour vous dompter, pour le usage que j'ai-je? Ceci me fait éprouver un des sentiments les plus pénibles que je connaisse. Je porte un respect général et profond à ces relations naturelles, indissolubles, indépendantes de notre choix, par lesquelles, sans concours, sans mérite de notre part, Dieu nous donne des amis, des appuis, du bonheur et de la sécurité, et pour toute la vie... Même avec des gens que je n'aime pas, que je ne connais pas, il m'est souverainement désagréable de laisser tomber un mot de reproche ou de blâme sur un fils devant sa mère, sur un frère devant sa sœur. J'en éprouve une sorte d'embarras et de tristesse, comme si j'allais contre une intention divine, si je touchais à une œuvre sacrée. Et pourtant, ici, il n'y a pas moyen; je ne puis me taire; je m'en disais jamais tout ce que je pense. Alexandre ne vous avoit donc pas dit un mot de cette mesure. Vous en avez sans doute informé sur le champ votre frère. Je n'ai d'espérance qu'en lui pour pousser un peu vite vos affaires et prendre un peu soin de vos intérêts. Car voilà une raison, une nécessité de plus d'aller vite. On ne peut vous laisser longtemps dans ce dénuement. Qu'on finisse, qu'on finisse, et que

vous permettant ou plus, penser qu'un lait d'ânesse et aux bains  
de son. Votre médecin de Baden en plein de bon sens; il  
sait ce qu'il vous faut. Pour Dieu, qu'on le laisse faire.

Je trouve votre réponse au Grand Duc excellente. Pour  
tout dire, je ne lis pas sans quelque mouvement d'impatience  
ces belles paroles, les tendres épanchements de votre ami jetés à  
un pauvre jeune homme qui ne comprend pas, qui n'en peut  
deviner qui tout cela passe comme les états de la prière et  
de la prière devant une idole. Il y a un Dieu au dessus  
de l'idole, dont l'idole n'est que l'image, et qui comprend  
l'âme qui prie. Mais ici..... décidément, je ne veux rien  
pour l'idolâtrie. J'admire, j'ai même le respect et le  
dévouement, aux vertus rares, beaucoup trop rares, de mon  
temps et dans mon pays; mais j'y porte, j'en ai vu, un peu  
d'orgueil superbe. Passé cette explosion de fièvre libérale,  
je ne vois pas la moindre note à redire dans votre lettre;  
elle est triste, qu'importe, et très digne dans sa ferveur  
impériale. C'était le problème, et vous l'avez résolu.

Samedi 9 heures.

Mes hôtes viennent de partir, et moi je partirai après  
demain, pour un mois, je présume. Si vous étiez à Paris, ce  
mois serait charmant.

On est assez occupé du procès. Concevez-vous l'audace de  
les qu'on-là qui font fabriquer une pièce de canon et la  
traînent dans les rues de Paris? On l'a saisie. C'était une

machine  
je tire  
modifiés  
à son hon  
à peu près  
travail, ce  
opposée  
la dernière  
tentativem  
il grandit  
semblable  
y a eu à  
une questi  
Voilà  
La lettre  
fin. Du  
de Pahlen  
pouvez en  
de l'impér  
lettre à  
de  
onéorie re  
Commencez

aux bains machine pitoyable; en fin, au dire de ingénieurs, elle aurait pu tirer encore 40 ou 50 coups. Les Sociétés secrètes viennent de modifier leur organisation; elles se sont constituées par armes, à un homme par jour. Cinq armes sont organisées, formant donc à peu près 2000 hommes. Elles se sont épures dans le nouveau travail, comme tous les partis en de cloin, mais très vivaces, qui opposent le redoublement du fanatisme au progrès de l'impression. La dernière insurrection n'a pas eu, dans les provinces, le moindre retentissement. Parque toujours, quand un orage éclatait à Paris, il grondait à Lyon, à Strasbourg, à Marseille. Rien de semblable cette fois. L'épreuve a même été très complète, car il y a eu à Lyon un peu de tumulte parmi les ouvriers pour une question de salaires, et la politique n'y a paru en rien.

Voilà votre N° 198. Merci de vos détails. J'en avais besoin. La lettre de votre frère me rassure un peu. Mais j'aspire à la fin. Du reste, après l'acceptation de vos pouvoirs par le Comte de Pahlen et la surveillance déclarée de votre frère, vous pouvez certainement être plus tranquille. Il me faut la permission de l'Empereur. Ce qui vous revient de droit sera trop peu. Votre lettre à votre frère est très convenable.

Adieu. Je vous dirai en arrivant à Paris s'il faut m'écrire rue de l'Université ou rue Villabonique. Adieu. Adieu. Commencez-vous à engraisser?